

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XXI

Québec, 2 janvier 1909

No 21

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 321. — Les Quarante-Heures de la semaine, 321. — Les messes de Noël, 322. — Rectifications, 322. — Notes religieuses, 323. — Coup d'œil rétrospectif sur les fêtes de notre troisième centenaire, 323. — Le Saint-Père et la Propagation de la Foi, 329. — La propagande maçonnique en Orient, 331. — Saint Henri et les Anges, 332. — La confirmation au Moyen Age, 333. — Les trois Ave, 333. — Bibliographie, 334.

Calendrier

— o —

3	DIM.	b	Octave de S. Jean. <i>Kyr.</i> des d'bls. II Vêp., mém. du suiv. seulement.
4	Lundi	r	Octave des SS. Innocents.
5	Mardi	b	Vigile de l'Épiphanie, <i>semid. privil.</i>
6	Merc.	b	EPIPHANIE de N.-S. J.-C. I cl., d'oblig. <i>Kyr.</i> royal. II Vêp. de la fête.
7	Jeudi	b	} Jour de l'octave de l'Épiphanie, <i>semid. privil.</i>
8	Vend.	b	
9	Samd.	b	
		2c 3e 4e	

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

3 janvier, Couvent des Dominicaines de l'Enfant-Jésus, Québec. — 5, Asile du Bon-Pasteur, Québec. — 7, Saint-Apollinaire. — 9, Couvent de Jésus-Marie, Sillery.

Les messes de Noël (1)

— o —

Un décret de la Congrégation du Saint-Office, en date du 1^{er} août 1907, avait autorisé la célébration des trois messes liturgiques, durant la nuit de Noël, dans les monastères de moniales soumises à la clôture et les autres maisons religieuses, ainsi que dans les séminaires.

Deux questions furent posées à l'occasion de ce décret :

1^o L'indult comportait-il la faculté de célébrer les trois messes, ou l'une d'elles seulement, selon les circonstances, *même les portes ouvertes* des chapelles ?

2^o L'indult accordé aux *chapelles* pouvait-il être étendu aux *églises* de religieuses qui servent à l'usage public du peuple ?

Sur la première question, S. S. Pie X, dans l'audience accordée le 26 novembre à l'assesseur du Saint-Office, a répondu *négativement* ; sur la deuxième, *négativement* aussi, sauf le privilège de droit commun de la messe de minuit pour les religieux, comme pour les autres.

— o —

Rectifications

— o —

Beaucoup de nos lecteurs ont dû éprouver une surprise considérable, lorsqu'ils ont vu mentionnée, dans notre chronique diocésaine de samedi dernier, la bénédiction du nouvel orphelinat de Saint-Damien — événement qui eut lieu l'été dernier. Ainsi qu'on l'a vu dans les journaux, c'est la bénédiction d'une cloche destinée à cette maison qu'a faite S. G. Mgr l'Auxiliaire, le dimanche 20 décembre. — Lorsque nous avons voulu gourmander notre « reporter » de la monumentale distraction qu'il a commise en cette affaire, il nous a désarmé en nous faisant lire, sur un grand journal, une dépêche datée du 19 décembre, de

(1) Nous regrettons de n'avoir pas eu connaissance des décisions du Saint-Père, dont il est question dans cet article, à temps pour les publier avant la récente fête de Noël. Il nous paraît utile, en tout cas, de les insérer tout de suite, tandis que nous les avons sous la main, de peur de les égarer ou de les oublier d'ici le mois de décembre 1909.

Saint-Damien, où l'on annonçait pour le lendemain la bénédiction de cette maison ! Si cela n'est pas une justification de notre erreur, c'est au moins une excuse.

La *Vérité* de samedi dernier nous attribue, par une distraction dont nous sommes plutôt flatté, un entrefilet où l'on décrit habilement, et avec de belles considérations, les armes de Mgr le vicaire apostolique du Témiscamingue. Nous aimerions beaucoup à être l'auteur de ce morceau ; mais enfin nous n'avons aucun droit à nous en laisser donner le mérite.

Notes religieuses

— o —
FEU MGR MICHAUD

Nous avons raconté dernièrement que Mgr Michaud, évêque de Burlington, avait reçu les derniers sacrements à Lourdes. Grâce à une certaine amélioration de sa santé, l'évêque a entrepris de revenir en Amérique. On sait que, débarqué à New-York le 22 décembre, il y est mort quelques heures après.

— o —
A ROME

M. l'abbé Curotte, ancien secrétaire de l'Université Laval de Montréal, a été chargé de représenter, auprès des Congrégations romaines, les diocèses de Montréal et de Valleyfield.

Le même ecclésiastique, dont les talents et la science sont connus, s'est vu récemment appelé à une chaire de théologie dogmatique à la Propagande. Comme l'a dit la *Semaine religieuse de Montréal*, c'est bien « la première fois qu'un Canadien occupe une chaire de professeur à Rome ; et l'honneur en rejaillit sur notre pays tout entier. »

Coup d'œil rétrospectif

sur les fêtes de notre troisième centenaire

L'année 1908, qui est sur le point de s'engloutir définitivement dans les brumes du passé, ne risque pas de disparaître de la mémoire des Canadiens-Français. Elle y restera comme

le souvenir d'une des plus belles victoires que notre race ait remportée, sur ce continent. Sans doute l'élément anglais n'a pas été exclu de nos fêtes. Il fallait même qu'il y participât, encore moins pour fournir une nouvelle preuve de notre loyale allégeance à la couronne britannique que pour donner tout l'éclat désirable et obtenir l'indispensable concours pécuniaire qu'exigeaient les circonstances. Sans l'immixtion de Lord Grey, jamais les solennités de notre III^{ème} centenaire n'auraient pris les proportions mondiales qu'elles ont eues. Le Maire de Québec, avec tout le mérite et toute l'habileté qu'on lui connaît, eût-il été capable d'amener dans le port de notre ville les navires de guerre de trois grandes nations ? Eût-il pu assembler dans l'enceinte de notre historique cité les représentants de toutes les parties de l'empire autour de l'Héritier de la couronne ? — Eût-il pu même arracher au gouvernement fédéral une petite part du subsidé généreux, qui a tant contribué aux succès de nos patriotiques réjouissances ? Est-ce à dire que nous avons dû payer trop cher de tels honneurs et de tels secours ? Est-ce à dire que l'intérêt a été exclusivement accaparé par les nobles personnages, nos hôtes ? Non. Québec, la ville française par excellence de l'Amérique du Nord, a encore eu la meilleure part. Elle ne s'est nullement sentie écrasée par cette multitude d'étrangers accourus des quatre points cardinaux. Elle en a profité au contraire pour mieux se faire connaître et apprécier. Aux yeux de ses visiteurs, ignorant à peu près tout de l'histoire canadienne, elle a été fière de dérouler ses annales, de montrer de quel sang elle sortait, quels héros elle avait pour fondateurs et ancêtres. Pour combien d'Anglais et de protestants les spectacles historiques n'ont-ils pas été une révélation ? Nombreux ceux qui n'étaient pas loin de nous regarder comme une race inférieure. Leur surprise s'est changée en respectueuse estime, quand ils ont vu que cette race était celle des Champlain, des Montmorency, des Tracy, des Frontenac.

Pas plus que de nos origines nous n'avons rougi de notre langue. Nous avons demandé et obtenu que le Prince de Galles s'en servit dans sa réponse aux souhaits de bienvenue de notre Maire. Dans les dialogues des Pageants, on s'en souvient, pas un mot d'anglais n'a été prononcé, sauf par le messenger de Phipps

que Frontenac a tourné en ridicule, et qui a dû finalement avoir recours au français pour se faire comprendre.

Combien de préjugés ont été dissipés par la courtoisie et la cordiale hospitalité que la foule des visiteurs, y compris les militaires, ont rencontrées dans la population québécoise ? N'est-ce pas Sir James Whitney, le premier ministre d'Ontario, la province la plus jingoïste et la moins catholique de tout l'Empire pent-être, n'est ce pas lui, qui retournant une parole de Cartier, a proclamé, en plein banquet d'Etat, qu'en face de tant d'égards il se sentait un *Canadien-Français parlant anglais* ? N'est-ce pas le Comte Dudley, représentant de l'Australie, qui s'est écrié que le Canada s'offrait aux yeux du monde comme une grande et perpétuelle *Exposition franco-britannique* ? Si quelque anglicisant était venu parmi nous avec l'illusion qu'on pouvait encore absorber l'élément français dans l'élément anglo-saxon, bien sûr qu'il est reparti détrompé pour toujours.

Ajoutons que trois cents journalistes se sont rencontrés dans nos murs. Qui dira quel courant de lointaine et profonde sympathie a été créé en faveur de Québec et de ses habitants par ces rois de l'opinion, qui n'ont eu à peu près qu'une voix pour louer l'organisation des fêtes et la splendeur des spectacles historiques.

Quelques-uns des nôtres ont reproché avec amertume à Lord Grey d'avoir choisi une pareille occasion pour inaugurer la transformation des Plaines d'Abraham en un parc national ; mais, de l'aveu même des mécontents, le futur parc ne sera pas tracé sur le site exact où Montcalm fut défait (ce site étant actuellement couvert par des maisons). Rien n'empêche donc qu'il soit regardé, suivant l'expression de Sir Wilfrid Laurier, comme un sol sacré, commémorant également les trois batailles, qui se livrèrent aux alentours de Québec dans les années 1759 et 1760, et dont deux furent des victoires des armes françaises. C'est pour bien donner cette signification à la nouvelle affectation du terrain des Plaines que le Prince de Galles, en quittant le champ de la revue militaire, le 24 juillet dernier, alla, au galop de son cheval, déposer une couronne aux pieds du monument des Braves, monument élevé à la mémoire des soldats de Lévis, tombés en plein triomphe sur les hauteurs de Sainte-Foy.

Il n'y a d'ailleurs plus ni vainqueurs, ni vaincus à la surface du Dominion. Les Canadiens-Français par leur inlassable attachement à leurs traditions et à leur race ont rendu vaine la victoire de Wolfe. En arrachant à l'Angleterre l'autonomie et le gouvernement constitutionnel, ils sont redevenus complètement les maîtres chez eux ; ils forment une sorte de République française, qui s'administre elle-même sous la haute suzeraineté de l'Angleterre aussi librement que s'administre le Royaume-Uni.

C'est là une victoire, qui, pour avoir été remportée, non à la pointe de l'épée, mais à force d'endurance et de fidélité à la voix des aïeux, n'en mérite que davantage d'être rappelée par des monuments éternels aux générations à venir. Pourquoi le *Parc des batailles* n'aurait-il pas cette destination ?

En tous les cas, il ne pourra redire le triomphe de Wolfe, sans redire qu'il fut inutilisé par la sublime résistance des vaincus à tout effort d'absorption et de déformation nationale.

Maintenant, qu'en envoyant à Québec le Fils de son Souverain et huit de ses plus beaux navires de guerre ; qu'en assemblant sur ce pittoresque rocher douze mille soldats, des représentants de toutes les parties de l'Empire et les invités de deux grandes nations étrangères, la Grande-Bretagne ait voulu uniquement faire honneur et plaisir à ses loyaux sujets d'origine française, ce serait invraisemblable de le prétendre. Qu'on relise d'ailleurs les toasts, qui furent échangés le samedi, 25 juillet, au dîner d'Etat que Lord Grey offrit sur la citadelle aux représentants des Colonies autonomes. Si les orateurs ne laissèrent pas complètement les gloires du passé dans l'ombre, ils parlèrent surtout du présent et des promesses de l'avenir. Ils découvrirent même que Champlain avait été un impérialiste et ils en donnèrent d'assez bonnes preuves : ils dirent que, au lieu de chercher à exploiter un pays, le navigateur saintongeais s'était efforcé d'y jeter les fondements d'un Empire. De ce fait ils conclurent assez logiquement que les fêtes québécoises de 1908 avaient une portée impériale, sinon impérialiste.

Eh ! Mon Dieu ! il est bien évident que Lord Grey, non plus qu'aucun autre membre du parlement de Westminster, ne saurait envisager Québec comme le fait un simple Cana-

dien-Français. Pour celui-ci Québec est une Ville Sainte, c'est, dans les desseins de la Providence, la future tête d'un immense Empire français, dont les limites sont encore le secret du Tout-Puissant, mais qui pourraient bien ensermer la plus grande partie orientale de l'Amérique du Nord ; qui pourraient en particulier englober la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-France. Aux yeux de Mylord, Québec est le berceau d'un Empire que les Français devaient fonder et cultiver pour le plus grand profit d'Albion, d'un Empire qui a eu sans doute un passé héroïque mais qui a surtout de superbes perspectives d'avenir, d'un Empire où affluent des centaines de mille d'immigrants, où croissent les plus beaux blés du monde, où se construisent des milliers de milles de voies ferrées, où se creusent nombre de canaux ; d'un Empire qui ne tardera pas à dépasser même les rêves des premiers explorateurs en devenant la grande artère de communication entre l'Europe, la Chine et l'Australie ; d'un Empire enfin qui, dans les prochaines cinquante années, réalisera plus de progrès matériel qu'il n'en a réalisé de 1608 à 1908. Quel débouché magnifique pour les manufactures de Birmingham et de Manchester ! Quels beaux placements pour les capitaux britanniques, voire pour les Cadets de famille ! Que Lord Grey ait voulu faire des fêtes du troisième centenaire une vaste réclame pour les ressources du Canada tout entier, il n'y a pas de doute ! Pourquoi l'en blâmer ? Les Canadiens ne doivent-ils pas être les premiers à en recueillir les avantages ? Mais peut être que le noble Lord a sur la conscience une peccadille moins pardonnable. En insistant, comme il a fait, sur la fusion des races, sur leur solidarité, sur une union plus étroite et des rapports plus fréquents entre les multiples Etats qui composent l'Empire Britannique peut-être a-t-il trahi une arrière-pensée impérialiste ; peut-être a-t-il entrevu en rêve un grand *Zollverein*, où le Canada ne serait plus qu'un satellite d'Albion, à laquelle il fournirait cuirassés et soldats aux heures critiques où l'Empire menacerait de se disloquer, et même aux heures où la tarentule des conquêtes piquerait la cervelle de quelque nouveau Chamberlain.

Mais qu'importe ? Il dépendra toujours du Canada de maintenir pareil espoir dans le domaine des utopies. Les fêtes de

1908 ne lui ont enlevé aucun rouage de son administration autonome; elles n'ont rien diminué de son indépendance; à la province de Québec en particulier, elles n'ont enlevé aucune de ses sociétés nationales. Aux Canadiens de se protéger contre les Impérialisants. Ils en ont les moyens.

Le péril, si péril il y a en la demeure, viendrait uniquement des Canadiens eux-mêmes, d'un relâchement dans leur constance à ne souffrir aucune brèche aux droits qu'ils tiennent de la plus libérale des Constitutions. Mais rien, dans l'année 1908, n'a été de nature à faire prévoir une semblable défaillance. Au contraire, grandis aux yeux de l'étranger et à leurs propres yeux les Franco-Canadiens ont en même temps trouvé de superbes leçons d'énergie dans l'évocation de leurs glorieux ancêtres. Par le sublime sacrifice d'un Dollard des Ormeaux, ils ont appris à n'épargner pas même une goutte de leur sang pour protéger la Nouvelle-France, non plus contre les assauts des Iroquois, mais contre un ennemi plus subtil, contre les invasions des idées matérialistes et de l'indifférence religieuse. La crânerie d'un Frontenac a fait passer dans leurs veines un frisson de patriotique orgueil: elle les a stimulés à répondre à tout adversaire, impérialiste ou autre, qui tenterait de les absorber dans le Grand Tout Anglo-Saxon, non par la bouche des canons désormais muets, mais par un attachement, chaque jour plus tenace à leurs traditions, à leur langue, à leur religion, à leurs droits. . .

Puis n'oublions pas que les fêtes de juillet ont été précédées par les fêtes de juin (21-23 juin), encore plus exclusivement françaises et catholiques. Quel jour glorieux pour la race franco-canadienne que ce 22 juin où Lord Grey, entouré du Délégué de Pie X et de plus de vingt évêques, réclama l'honneur de dévoiler la statue du premier Pontife catholique de Québec! Quel autre jour triomphal que ce dimanche du 21 juin, où la plus grandiose procession, qui se soit vue en Amérique, se déroula dans les rues de la vieille cité de Champlain! Quel hommage au Christ, qui aime les Francs, que ce défilé, devant la petite Hostie, de dix-huit évêques, des représentants de tous les ordres, religieux d'hommes et de femmes (y compris les cloîtres), des ministres d'Etat, et d'au moins cinq mille fidèles, groupés par congrégations ou sociétés laïques, et précédées

chacune de leur bannière distinctive ! Quelles séances vibrantes d'enthousiasme et grosses d'espoir que les séances du Congrès de l'Association Catholique de la jeunesse canadienne-française, honorées par la présence d'un délégué de sa grande sœur de France, M. Gerlier !

Si nous nous rappelons ces consolantes démonstrations, et si nous y ajoutons la fondation par Mgr Bégin, archevêque de Québec, de l'*Action Sociale Catholique*, œuvre très vaste, destinée à mettre plus de cohésion entre tous les groupes catholiques de langue française éparpillés sur le continent de l'Amérique du Nord, nous pouvons affirmer hardiment que, loin d'apporter aucun pronostic de décadence, l'année 1908 a été une véritable année jubilaire, une année de triomphe pour la France d'Amérique, j'oserais presque dire, qu'elle a été l'éclatante revanche de l'année 1759.

Me sera-t-il permis d'ajouter un vœu ?

C'est que tous les Canadiens-Français envisagent ainsi les événements qui se sont déroulés dans leur capitale, c'est que, s'étant retrempés dans l'héroïsme de leurs origines, c'est que, ayant puisé une plus claire conscience de leur force, ils cessent leurs querelles sur des points de détail et s'unissent pour marcher vers une réalisation toujours plus complète de l'idéal légué par leurs ancêtres.

LAURENTIEN.

Le Saint-Père et la Propagation de la Foi

(Du No de novembre des « Catholic Missions » de New-York.)

Mgr Joseph Fréri, délégué des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi aux Etats-Unis, et le Rév. John J. Dunn, directeur de la même Œuvre pour le diocèse de New-York, ont visité Rome et ont été reçus en audience privée par le Pape Pie X, le 14 août.

Le Saint-Père écoute avec grand intérêt le rapport présenté par Mgr Fréri sur les conditions de l'Œuvre aux Etats-Unis. Il loua le succès obtenu dans plusieurs diocèses, spécialement à New-York et à Boston, et exprima l'espoir que l'accroissement continuerait.

« Toute ma vie, a dit Sa Sainteté, je me suis intéressé à la Propagation de la Foi et je l'ai aidée selon mes humbles ressources. Je désire faire plus, maintenant que l'assistance est si nécessaire. Je regarde la Société comme l'inspiratrice divine des moyens de l'extension du royaume du Christ sur terre. Une grande étape est presque accomplie aux États-Unis pour la Propagation de la Foi. . . »

Le Saint-Père s'arrêta, avec une expression triste sur sa figure :

« Mais il faut faire davantage encore. »

« Nos missions sont pauvres, la plupart très pauvres, elles n'ont pas les moyens de poursuivre leur œuvre. Combien elles pourraient faire davantage si ceux qui possèdent la foi faisaient seulement un petit sacrifice en plus ! Dites aux catholiques américains que je regarde leur effort comme une généreuse aide à l'Œuvre de la Propagation de la Foi. De tout mon cœur, je bénis les directeurs, les promoteurs et les membres de la Société. »

Le Pape Pie X donna alors de si intéressants détails sur l'œuvre des missions, qu'ils surprirent Mgr Fréri lui-même.

Sa Sainteté rappela comment, étant jeune prêtre, il avait été amené à prendre intérêt aux missions par la lecture du rapport d'un pauvre missionnaire des Indes, qui luttait contre la maladie et la pauvreté et était pourtant d'une grande gaieté, comme pour attirer la sympathie dans une voie pratique. Toujours, depuis lors, il tâcha, en toutes circonstances, de solliciter du secours pour ces prêtres apostoliques qui laissent toutes choses pour suivre le Christ et qui accomplissent des prodiges pour répandre la religion chrétienne.

Depuis quatre ans, le Saint-Père, ayant été en position d'étudier de première main les conditions du monde des missions, exprime l'espoir qu'un nouvel enthousiasme serait éveillé parmi les catholiques pour le soutien de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, dont dépend l'assistance des missionnaires.

Il mentionna ce fait que la France, jusqu'à présent, a été la plus généreuse contributrice, non seulement en argent, mais en prêtres et en sœurs, pour l'évangélisation des peuples païens et non catholiques ; l'année dernière même, elle a tenu la première place en dépit de sa situation difficile.

Sa Sainteté recommanda spécialement l'organisation de la Propagation de la Foi. Comme patriarche de Venise, il a acquis cette connaissance pratique que la collecte méthodique des petites aumônes de ses fidèles l'avait rendu capable d'envoyer chaque année à la Société une somme qui n'aurait pas été obtenue autrement.

« Cette méthode, répéta-t-il, semble être venue directement de Dieu, puisque ceux qui n'ont pas reçu son appel pour aller dans les lieux sauvages du monde prêcher la doctrine du Christ peuvent néanmoins, par leurs prières et leurs aumônes, devenir de vrais missionnaires.

« Il est donc évident que la Société mérite la plus haute louange pour avoir adopté le moyen de répandre la foi chrétienne, car si des prêtres ont été capables d'atteindre des terres éloignées, c'est grâce au système de collectes régulières des aumônes parmi les fidèles. Nous sommes rempli de l'espoir que ce généreux esprit grandira de jour en jour et spécialement en Amérique. »

En mars dernier, les enfants de l'école indienne de la mission de Sainte-Croix d'Alaska envoyèrent à Mgr Fréri une paire de mocassins en très belle broderie et un canot miniature en écorce de bouleau, en demandant qu'ils fussent présentés au Saint-Père à l'occasion de son jubilé sacerdotal, « comme don de ses enfants indiens qui l'aiment et prient Dieu de veiller sur lui. »

Selon ces intentions, Mgr Fréri présenta les deux objets à Sa Sainteté, qui, immédiatement, avançant ses mains sur le canot, s'écria : « Oh ! voyez la gondole ! »

Après avoir accordé de nombreux privilèges spirituels, le Pape Pie X donna à Mgr Fréri des médailles d'argent pour tous les directeurs diocésains de la Propagation de la Foi aux Etats-Unis.

(Sem. relig. de Paris.)

La propagande maçonnique en Orient

Nous avons eu occasion de constater l'intensité de cette propagande en Turquie et en Perse à la suite des événements poli-

tiques qui ont marqué une période nouvelle dans les deux empires musulmans.

Nous pouvons ajouter que cette propagande ne se limite pas aux grands centres politiques et commerciaux de ces pays, mais elle s'affirme aussi dans les autres régions, et même dans celles où on le soupçonnerait le moins.

Cette propagande maçonnique est surtout française, soit que des sujets turcs et persans aillent en France où ils sont accaparés par les Loges, — soit que des agents français en Orient fassent un prosélytisme inlassable pour enrégimenter les Orientaux.

Depuis la séparation-persécution, la propagande française de la Franc-Maçonnerie en Orient a été rendue plus intense encore, comme il résulte de preuves indiscutables.

Ce fait (dont la gravité n'échappera à personne et surtout aux catholiques français) n'est pas seulement le résultat de la situation générale de la France où la secte domine despotiquement le pays. C'est aussi l'effet d'un plan arrêté par les milieux politiques qui gouvernent la France, et qui tendent à compenser la crise du protectorat français des catholiques en Orient, par un nouveau protectorat anticatholique, celui des Loges plus ou moins liées au Grand-Orient de Paris.

(*Correspondenza Romana.*)

Saint Henri et les Anges

L'empereur saint Henri, traversant la Pouille, voulut aller au mont Gargan honorer l'archange saint Michel. Il avait appris par le bruit public qu'une fois chaque semaine les anges faisaient entendre dans cette église leur céleste mélodie, ce qui devait avoir lieu ce jour-là et d'assez bonne heure. Après avoir assisté à l'office divin, il se fit enfermer seul dans l'église et demeura en oraison jusqu'à l'heure désignée, voulant jouir, si Dieu le permettait, de ce concert ravissant. Pendant qu'il demandait cette grâce avec beaucoup de larmes, il vit entrer dans le saint lieu deux anges qui se mirent à décorer l'autel ; beaucoup d'autres arrivèrent ensuite, conduisant avec honneur un esprit d'une gloire supérieure, qui, selon toute apparence, était l'archange saint Michel. Après s'être rangés dans le plus

bel ordre, ils firent entendre des chants magnifiques ; ensuite un de ces esprits prenant le livre des Evangiles le présenta à baiser à l'empereur qui, saisi de crainte et de respect, tremblait de tous ses membres. L'ange s'en étant aperçu le rassura par ses douces paroles.

BOLLANDISTES.

— o —
La confirmation au Moyen Age
 — o —

Autrefois, et cet usage n'est point partout oublié, chaque confirmand allait aux pieds du pontife, tenant en main un bandeau pour recevoir l'onction chrismale. L'onction faite et essuyée par les ministres sacrés, la bandelette enserrait le front du confirmé comme un diadème que l'on gardait sept jours en l'honneur des sept dons du divin Paraclet. Chaque jour de cette octave était solennisé par une dévotion spéciale en l'honneur de l'un des sept dons. Après les sept jours avait lieu la cérémonie de l'enlèvement des bandelettes. C'était le prêtre qui les enlevait, après avoir lavé le front avec de l'eau et du sel.

On les brûlait ensuite et les débris en étaient réservés pour le mercredi des Cendres.

Cet usage se maintint jusqu'au XII^e siècle.

— o —
Les trois Ave ! ils conduisent au ciel infailliblement !

P. Marie-Antoine.

— o —
 La salutation angélique sur toutes les lèvres trois fois le jour, ce sera dans chaque vie cet acte de foi et de confiance en Marie, cet *hommage quotidien* à la Reine du Ciel auquel tous les théologiens n'hésitent pas à attacher la grâce de la persévérance finale.

Il est impossible d'honorer longtemps la Mère de Jésus sans se souvenir de son Divin fils. « *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* », sans se rappeler sa présence, là bas, dans l'église sa demeure, trop souvent déserte, d'où partent les appels de la cloche, répétés, pressants, suppliants.

« Les trois *Ave !* ils portent au Paradis, infailliblement, sûrement », disait le Père Marie-Antoine, l'ardent apôtre du

Midi de la France ; « ils ont fait tous les miracles de mes innombrables missions. »

« Que tous les prêtres fassent prendre aux enfants de la première communion, et même aux tout petits enfants, l'habitude de ne jamais omettre leurs trois Ave, disait un religieux ; qu'ils en fassent *souvent* le sujet de leurs instructions au prône et de leurs exhortations au saint tribunal ; qu'ils les imposent comme pénitence aux fidèles. L'expérience nous a montré qu'ils en retirent les plus grands fruits. »

—♦♦♦—
Bibliographie
— o —

— DU DILETTANTISME A L'ACTION. (*Etudes contemporaines, Ire série*), par M. C. LECIGNE, docteur ès-lettres, lauréat de l'Académie française, professeur de littérature française aux Facultés libres de Lille. In-12, 3 frs 50. — P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6^e).

Cet ouvrage est le premier volume d'une série qui doit en comprendre trois ou quatre.

M. Lecigne y étudie le mouvement des idées contemporaines « L'art est une arme », disait F. Brunetière. Il n'est devenu une arme que depuis une vingtaine d'années. L'heure est passée du dilettantisme serein, de l'olympienne indifférence à l'endroit des problèmes sociaux et moraux. Tout homme qui tient une plume est désormais un ouvrier de bien ou de mal, le soldat d'une cause ou d'une autre. Cette évolution donne à notre littérature actuelle l'aspect dramatique d'un combat, la figure d'une mêlée furieuse. C'est cette mêlée que M. Lecigne raconte ; il le fait en une prose que connaissent déjà les lecteurs de nos grandes revues et dans laquelle un de nos illustres critiques d'aujourd'hui saluait naguère « l'élégance et l'harmonie des meilleurs maîtres. »

A la méthode de l'analyse abstraite, il a préféré celle des monographies. Chacun de ses chapitres est un portrait littéraire dans la manière de Sainte-Beuve et de M. E. Faguet. Tour à tour, il dresse devant nous les figures de Taine, de Brunetière, de P. Bourget, de J. Lemaître, de M. Barrès, d'A. France. Ce sont les héros de la bataille. Il esquisse leurs origines intellectuelles, leur évolution religieuse et morale. Il les suit pas à pas de leur entrée dans la carrière jusqu'à leur dernier livre. Il analyse leurs idées, décrit leurs attitudes successives. On sent en lui le disciple de Mgr Bannard. C'est à peu près la même façon de regarder les âmes, de dramatiser les

crises et de saisir dans les œuvres le trait saillant qui fait voir les physionomies et rayonner les visages.

L'ouvrage complet sera à la fois un excellent résumé des idées morales d'aujourd'hui et une galerie intéressante des grandes figures contemporaines. Il a sa place marquée dans la bibliothèque de ceux qui s'intéressent à leur temps et qui cherchent autour d'eux des raisons d'espérer en un meilleur avenir.

— PAGES FRANÇAISES, par Paul DÉROULÈDE. Précédées d'une introduction par Jérôme et Jean THARAUD. 1 vol. in-16. Prix : 3 fr. 50. BLOUD et C^{ie}, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI^e). En vente chez tous les libraires.

Cette anthologie de M. Paul Déroulède permettra de se faire une idée très complète d'un écrivain dont la littérature même est de l'action.

Poète, conteur, dramaturge, orateur, Paul Déroulède s'est toujours proposé de servir son pays, de faire l'éducation des âmes et de les dresser au sacrifice. Il a été entendu.

Un succès éclatant a toujours accueilli ses poèmes, ses discours, ses pièces, ses mémoires, et il doit être compté parmi ceux qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ont exercé l'influence la plus puissante sur la mentalité populaire.

Cette influence est toujours active et bienfaisante.

Les *Pages françaises* serviront à la développer encore.

Répandre la pensée de cet homme, c'est faire une action nationale et sociale.

Les Extraits ont été choisis de telle façon que chacun d'eux forme un tout par lui-même.

Quand besoin était, on a donné de brèves analyses qui assurent au lecteur une pleine intelligence du texte.

Un discours inédit (celui que M. Déroulède prononça récemment sur la tombe du lieutenant Pol Boulhœut) complète le volume.

Personne n'était mieux désigné que MM. Tharaud — à qui le roman *Dingley* valait naguère le Prix Goncourt — pour présenter au lecteur l'œuvre de Paul Déroulède. L'Essai qu'ils ont mis en tête du volume, pittoresque et coloré, plein d'aperçus nouveaux, place en tout son relief cette figure originale et vivante et semble fixer définitivement le geste de Déroulède écrivain et homme d'action.

R.

— LA CONJURATION JUIVE CONTRE LE MONDE CHRÉTIEN (2^{me} partie de *Le Pouvoir Occulte contre la France*, par M. COPIN-ALBANCELLI). — In-16 de pp. 536. Prix, 3 frs 50. LYON-PARIS. Librairie Emmanuel Vitte.

Les innombrables lecteurs que le *Pouvoir occulte contre la*

France avait si profondément impressionnés attendaient avec impatience la conclusion de l'œuvre irrésistiblement convaincante de M. Copin-Albancelli.

La Conjuration juive contre le Monde chrétien apporte aujourd'hui cette conclusion; tous les côtés du problème, qui n'avaient pu être envisagés dans le premier volume, sont ici complètement élucidés.

Dans son premier volume, M. Copin-Albancelli a inauguré contre la Franc-Maçonnerie une tactique qui a eu le don de provoquer la fureur de l'adversaire : c'est celle du pur raisonnement scientifique appliqué à la pénétration des secrets maçonniques. Par l'emploi de cette méthode, il nous a prouvé qu'il existe un Pouvoir occulte. Il nous a montré comment ce Pouvoir occulte est constitué, grâce à quel mécanisme il peut fonctionner, et enfin quelle est l'œuvre de destruction qu'il a déjà réalisée.

Il restait à démontrer par quels procédés l'esprit et l'âme de la France catholique ont pu être transformés comme nous les voyons ; qui a opéré cette transformation ; autrement dit, quel est le Pouvoir occulte ; vers quel but définitif il veut nous conduire. Voilà ce que les lecteurs trouveront exposé dans *La Conjuration juive contre le Monde chrétien*, avec cette logique inflexible et cette force d'argumentation qui font de M. Copin-Albancelli le plus redoutable adversaire de la Franc-Maçonnerie.

On se rend compte de l'intérêt immense d'une pareille œuvre, plus passionnante encore que la première, parce qu'elle éclaire l'énigme suprême, en montrant le but de l'extraordinaire machination et les moyens par lesquels nous pouvons empêcher sa réalisation.

— BROCHURES POPULAIRES DE NOËL. Après avoir publié, en 1905, 1906 et 1907, trois opuscules sur les *Coutumes populaires de Noël dans tous les pays*, Mgr CHABOT, Prélat de Sa Sainteté et curé de Pithiviers (Loiret), vient de faire paraître une 4me brochure : LA FÊTE DES ROIS DANS TOUS LES PAYS.

Ce petit livre contient l'histoire des Rois Mages et de leurs Reliques, l'usage du Gâteau des Rois à la Cour et dans les familles, les cortèges des Mages dans différents pays, le drame des Rois, et enfin l'exposé de la dévotion aux saints Rois Mages, patrons des pèlerins et des voyageurs, à Milan, à Cologne, à Bruxelles, à Capdenac.

Chez l'auteur, *franco* : 1 fr. ; les quatre brochures de Noël et des Rois, *franco* : 3 fr. ; la douzaine au choix, *franco* : 6 fr. Le mode de paiement le plus sûr est le mandat-poste.

S'adresser chez l'auteur, à Pithiviers (Loiret), France.